



MAUPITI, FENUA

Une nouvelle de Polynésie

par Cathie MATIRA
Peintures de BERTIN

LA PLUIE PIANOTE sur le toit, cli-gnote dans les flaques déjà bien des-sinées, lessive les vitres de mon *fare*. J'avais oublié ces grandes orgues des tropiques. Cette mollesse qui nous désespère, qui ravage nos cœurs d'argile en même temps que le paysage. Rien à faire qu'attendre, attendre, s'unir à la pluie qui tombe comme au temps qui dégouline. Et laisser surnager ses pensées dans ce lavis que les traits du vent prennent à rebrousse-pois.

Le jardin déjà ne ressemble plus à rien. Le bananier a un air d'échassier au cou duquel pendent des plumes tellement collées, sur des ailes tellement détrempées, qu'il ne pourra plus jamais se redresser. Il encaisse cette pourriture de pluie comme tout un chacun ici, mais sur lui les emardées du vent paraissent des gifles cinglantes. Les hibiscus, secoués eux aussi, ont perdu toutes leurs fleurs. Celles du bougainvillier se noient au pied des haies, papiers de soie gonflés d'eau. Un *opuhi* aux teintes de thé se balance au bout de sa tige cassée. Le *tamanu* et le manguié résistent peut-être le mieux à la dépression ambiante. Leur haute silhouette, juste un peu renfrognée, agite une frondaison suintant à chaque rafale comme un parapluie percé de toutes parts.

Voilà le tableau. *Maupiti, fenua...*

Ces mots je me les chante et me les décline sur les quatre cordes d'un vieil ukulélé en bois de *koa*. Me reviennent ensuite des airs anciens, que j'écriche, annonce et désarticule, car cela fait trop longtemps que je n'étais pas revenu ici. L'anglais et le français se sont assis dessus. Le tahitien resurgit par bribes, seulement ce que j'ai appris par cœur, autrement c'est lettre morte.

Quand j'ai assez torturé mes oreilles et mes doigts avec l'instrument, je me laisse infuser dans cette humidité épaisse sans essayer de rien faire, de rien imaginer, de rien prévoir. La seconde à vivre est suffisamment dense sans qu'on la remplisse d'aucune action ni d'aucun projet. J'imbibe mes poumons et ma peau de cet air si chaud, si maternel. Je me sens lourd, un peu triste, bien. Mes pensées tournent comme des pales de ventilateur sur elles-mêmes, m'apportant inlassablement un souffle respirable à chaque passage. La pluie crépite sur le toit et les feuilles.

Trois jours plus tard, rien n'a évolué. Le ciel est toujours noir, la pluie infatigable. Et moi, toujours prisonnier des eaux qui tambourinent et de celles qui encerclent, comme tous les autres habitants de Maupiti. Isolé, ne pouvant mettre le nez dehors sans être aussitôt douché, je me demande comment la terre peut encore absorber ces flots continus et abrupts. Je ne pense pas plus loin que cette interrogation. Et je ne regarde pas plus loin que le jardin détrempé. Je m'imprègne des épais parfums de la terre, de cette haleine chaude et végétale. Je gratte de temps à autre l'*ukulele*. Je le fourmille et le démange de mélodies mécaniques et lassantes. Je passe des jours et des nuits dans une vague torpeur qui n'est ni le sommeil ni véritablement l'état de conscience. Je me sens cotonneux, flou, incapable de lire quoique ce soit. Le temps semble aboli. Chaque heure se confond avec la suivante ou la précédente. Je comprends juste que je suis de retour. Je suis de retour au *fenua*. Peu importe combien de temps j'attendrai encore. J'ai déjà attendu si longtemps.

A la quatrième aube après le début des pluies, je me réveille avec la lumière du soleil, limpide et douce, un peu bleutée. Un coq chante, puis un autre, à moins que ce ne soit toujours le même, claironnant la fin du déluge, et rapiécant ce jour avec ceux d'avant le déluge et peut-être avec ceux d'avant avant le déluge, ceux de mon enfance à Maupiti, dans un *tifaifai* sonore éclatant. Le ciel apparaît comme rincé, translucide, d'une légèreté et d'une harmonie de premier matin de la création. Je fais du café. Mon esprit aussi est comme nettoyé de son atonie des jours pluvieux. Il frémit d'excitation. Je projette de faire le tour de l'île. Puis de frapper à quelques portes... Alors que je trempe mes lèvres dans le café, on frappe, justement, à la mienne. Je vais ouvrir. Le vieil homme qui s'avance vers moi, je ne le reconnais pas tout de suite. Il comprend avant moi dans quelle situation embarrassante je vais me trouver et, pour la réduire, se présente très vite.

- *la orana*. Tu vois comme Areiti a changé. Mais toi, Pierre, c'est pareil. Je t'ai pourtant reconnu au premier coup d'œil quand tu es descendu du *Maupiti Express*.

- Areiti... *la orana* ! Tu m'as donc aperçu à mon arrivée ?

Je me sens honteux. D'abord parce que quand j'ai débarqué il y a moins d'une semaine, j'ai jeté un coup d'œil au quai qui commen-

çait à être écrasé de soleil, sans reconnaître personne. Des jeunes s'amusaient à faire toutes sortes d'acrobaties pour plonger du quai avec le maximum d'élégance ou d'originalité. Ils criaient, riaient, se poussaient, pirouettaient, s'invectivaient et finissaient tous par se retrouver à faire quelques brasses dynamiques, les cils collés d'eau de mer, le visage renversé, barré d'un sourire rayonnant. Des *matahiapo* semblaient suivre la scène de loin, spectacle à la fois banal et toujours neuf. Areiti se trouvait peut-être parmi eux. J'avais souri, émerveillé. J'avais frotté mes yeux, j'avais senti ma poitrine se gonfler de bonheur et de tristesse. J'avais été comme ces gosses. J'avais été l'un d'entre eux, insouciant et uniquement absorbé par ses plongeurs et ses acrobaties.

Et puis je me sens honteux parce que je ne suis encore allé saluer personne. Je suis revenu au *fenua* comme un voleur, comme un coupable, sans avertir aucun des miens, aucun de ceux qui avaient peuplé mon enfance. Quand j'ai décidé de revenir passer un peu de temps ici, j'ai regardé les petites annonces de locations sur internet. J'ai trouvé un *fare* à louer pour trois mois. Je me suis dit que ce serait un bon moyen de ne déranger personne. Je pourrais rester autonome, on ne me reprocherait rien, je ne pèserais pas, je ne m'imposerais pas, je renouerais des liens... J'ai retenu le *fare*. J'ai négligé d'avertir d'autres personnes que le bailleur, un chinois nommé Perkin, de mon arrivée. Ma famille n'est donc pas encore informée, sauf si Areiti a bavardé. Une situation compliquée...

Devant ce bon Areiti qui me regarde de travers, j'éclate de rire, lui avance une chaise, et lui offre un café d'autorité.

- Tiens, partage mon café Areiti. Je vais t'expliquer. Un toast ? Un fruit ?

Mon Dieu. Comment expliquer plus de dix années sans donner de nouvelles à personne ? Comment expliquer la blessure intime, clandestine, sur laquelle j'ai tant pleuré, blessure que j'ai creusée, désinfectée, recousue, presque guérie ?

- Je ne vous ai pas oublié, Areiti, jamais, ni toi, ni tous, ni maman. La preuve, je suis là aujourd'hui. Tu sais, je suis devenu docteur.

- Toi, *taote* ?

Ses yeux s'écarquillent, son front se plisse jusqu'à la racine des cheveux en ces petites vagues qu'il porte tellement opportunément



dans son prénom tahitien : "petites vagues de la mer calme". Il gobe l'air sans pouvoir formuler d'autres questions, ahuri.

A nouveau il me fait rire, mais je me demande aussi pourquoi il a tant de mal à se représenter que le petit Pierre est devenu *taote*. Est-ce que j'étais tellement pitre ? Sont-ce ma barbe embroussaillée et ma tenue de vacances qui font de moi un *taote* peu crédible ?

- Oui, Areiti. J'ai travaillé dur. Je n'avais pas beaucoup de temps pour les vacances. Je travaillais tout le temps. Depuis dix ans...

J'avais conscience d'arrondir, de ne pas être très exact, tout ça uniquement dans le but de donner une image de moi sans prise au vent, lisse d'objections. J'invoquais une sorte de raison supérieure dictée par une voix hippocratique venue du fond des temps. Une manière douce d'expliquer l'inexplicable : je suis devenu médecin ce qui m'aurait demandé de ne vivre que pour cette vocation et donc je n'aurais pu donner de nouvelles. Et me voilà, sans prévenir. *Primum non nocere* : "D'abord ne pas nuire", première devise de la déontologie médicale.

Areiti détache de moi ses yeux arrondis comme des billes de porcelaine et parcourt la pièce. Je comprends qu'il cherche à en savoir plus. Je lui explique que je ne suis là que pour quelques mois de repos. Que j'ai décidé après la fin de ma formation de prendre une année sabbatique avant de m'installer quelque part. Je lui confie que c'est ainsi que j'ai pu tenir, loin de Maupiti et d'eux, simplement en regardant fixement ce but : une année sabbatique après l'obtention du diplôme. C'est faux, archifaux, je n'ai jamais nourri, pendant mes années d'étude, la moindre intention de revenir sur l'île, à leur terme ; la décision s'est imposée ces tous derniers mois par un hasard... disons artistique. Je me maudis de mentir, je suis désemparé de voir que les mots m'échappent, que la vérité se travestit si bien, car pour qu'un mensonge soit acceptable, il faut l'étayer par d'autres mensonges admissibles. Et ce n'est pas un mot, au bout du compte, qui sonne faux, mais toute ma tirade et jusqu'à mon image qui se veut celle d'un gars à l'aise. Je lui dis que je suis impatient de les revoir, que le temps ne m'a pas encore permis de faire le tour de l'île. Et la question tombe, comme une noix de coco, et même si c'est moi qui l'ai détachée de l'arbre, son impact entre nous me fait l'effet d'une bombe :

- Comment va Mama ?

- Ta Mama va comme ci, comme ça. Tu sais, elle attend toujours de toi une photo et des nouvelles de ce que tu deviens. Elle attend et elle dit que tu te débrouilleras toujours parce

que tu es fort, mais qu'elle, elle est vieille et fatiguée. Elle dit que tu as oublié l'île et la famille. Elle dit qu'elle pleure, mais qu'il ne faut pas, que tu es heureux au moins d'être dans une nouvelle famille qui a de l'argent et des moyens. Elle dit que tu as tout ce qu'il faut là-bas. Que c'est une chance pour toi et une peine pour elle. Et elle répète, parce que c'est ce qui lui fait le plus mal au cœur, que tu n'as jamais eu l'idée de lui envoyer simplement une photo.

- Elle dit ça, Mama ?

- Oui, Pierre, elle dit ça aux touristes *farani* qui passent dans l'île. Elle dit qu'elle a deux fois plus d'amour qu'une autre mère pour t'avoir laissé partir. Elle dit qu'elle s'est sacrifiée la santé pour toi, mais qu'elle comprend pas que tu la laisses sans nouvelles.



Chacun des mots d'Areiti me lacère le cœur. Ces discours de Mama se plaignant aux touristes français, je les connaissais pour les avoir déjà entendus. Je savais ce qu'ils avaient de théâtral et d'emphatique. Je savais leur pesant de mauvaise foi. Mais c'était sa façon d'exprimer sa tristesse, alors que la mienne s'exposait toute entière dans le silence. Un silence buté de plus de dix années.

- Ecoute... je vais aller lui parler à Mama. Avertis-la que je vais passer demain, si elle veut bien. Je viendrai le matin. Dis-lui ça, d'accord ?

Et Areiti disparaît, me laissant malheureux.

Je picote et chatouille un peu l'ukulélé, mais le cœur n'y est pas. J'ai besoin de sortir. Je veux longer la côte puis m'enfoncer peut-être dans les terres.



LITTÉRATURE

Maupiti. Je me souviens du jour où je t'ai quittée pour la première fois. J'avais six ans et tout perdu. J'ai regardé à travers le hublot de l'avion ton île principale veillée par Teurafaatui, et ton lagon protégé par des *motu*, la barrière corallienne et la passe Onoiau. Tu étais comme un trou de serrure ouverte au ciel. La porte d'entrée du paradis...

Et moi j'en sortais vitesse grand V, mis dehors par Mama qui me disait que ce serait mieux pour moi, là-bas. Mais franchement qu'est-ce qu'elle en savait ? Et pourquoi elle y allait pas, elle d'abord, au lieu d'y envoyer son fils ?

J'étais avec une dame qui m'intimidait et qui devait devenir ma "deuxième" maman. Quelqu'un que je n'avais jamais vu, avant qu'elle se mette en tête de m'arracher - il n'y a pas d'autre mot - à ce qui était ma vie.

Trahison totale : Mama me donnait en *faa'amu*. Et mes sept frères et sœurs, ils avaient eu l'air gêné, ils ne riaient plus comme d'habitude juste avant que je parte, mais aucun d'entre eux ne s'était révolté contre mon éloignement. Ils trouvaient tous une bonne raison pour que je quitte l'île sans résistance. La vie serait belle. Je m'adapterais. Mama savait ce qu'il y avait de mieux pour moi. Je ne serais pas le huitième mais l'unique. Je recevrais de l'amour et des études. On s'écrit. On se reverrait.

Mes yeux étaient des torrents de larmes. J'étais anéanti. Tous, TOUS ! ils voulaient que je les quitte. Ça avait déjà été réglé sans moi. Ils ne m'avaient même pas demandé mon avis. La femme qui était à côté de moi dans l'avion, je ne voulais pas la regarder. J'ai mis des mois avant de les regarder, elle et son mari. J'ai perdu tous mes cheveux. A six ans, j'ai eu la boule à zéro. Une pelade due au déracinement. Mes parents continentaux étaient patients. Ils m'ont laissé tout le temps que je voulais pour m'habituer à mon autre vie. Ils ne me couvaient pas, mais ils savaient m'écouter et me distraire de ma douleur. Les cheveux ont repoussé. Je suis rentré à l'école. J'ai appris à lire et à écrire. Je me suis fait des copains. J'ai recommencé à trouver de l'intérêt à la vie. Mon cœur d'enfant a su faire à nouveau confiance. Je ne voulais plus entendre parler de Maupiti. Ça me perturbait trop, je ne pouvais pas être "ici et de là-bas".

La vie en métropole me plaisait bien. J'étais doué pour le sport comme pour les études. Je pratiquais le golf avec succès, mais aussi le ski à Noël et en février. Ma mère continentale me parlait de temps en temps de ma mère insulaire. Elle lui écrivait de petites lettres à l'occasion de mes anniversaires, que je signalais à sa demande. Je n'avais rien à dire à ma famille polynésienne.



A l'adolescence, la situation a un peu changé. J'étais curieux de tout et j'agissais beaucoup d'idées. J'ai commencé à lire ce que je trouvais sur la culture maori et à écouter la musique moderne ou traditionnelle des îles, les *tare*, les *pahu* et les chants tahitiens à pleins poumons me transportaient dans des sortes de transes plus sûrement que tout autre rythme. A l'école, je ne cachais plus mon identité. Je me disais de Vaiea, un tout petit village, avec son église au toit de tôles rouges et ses *fare* paisibles, qui s'étire au pied d'un volcan affaissé, lui-même perdu dans le plus vaste océan de la planète : l'Océan Pacifique.

C'était plus facile pour moi de prendre de la métropole ce qui m'arrangeait, et de me revendiquer d'une autre culture, quand je me sentais seul et incompris. Un jour j'ai jeté à la face des mes parents dépassés par mes crises d'ado qu'il n'avaient rien à m'imposer, parce qu'ils n'étaient pas mes "vrais parents".

Peut-être faut-il avoir prononcé des paroles aussi douloureuses et irrattrapables à ceux qui vous importent le plus au monde, à ceux qui vous ont construit, protégé et aimé, tout pardonné, pour devenir adulte ?

Quoiqu'il en soit mes parents ont eu l'intelligence de m'offrir un voyage à Maupiti pour fêter mon succès au bac. A dix-sept ans et demi, je retrouvais mon île natale, ma langue naturelle, ma mère bio, une partie de ma fratrie, le lagon originel, et tout ce dont j'avais été sevré onze ans plus tôt. Un choc.

Pas seulement pour moi, je crois. A mon arrivée par le petit avion d'Air Tahiti, Mama m'attendait avec Angèle, une de mes sœurs, et tante Clémence. Mama n'avait pas tant changé. Son visage et sa taille s'étaient épaissis, mais elle avait toujours ce sourire intérieur, ce regard en amande dont je me souvenais au plus profond de ma mémoire. Ses bras m'enveloppèrent avec douceur. Je me mis à pleurer. Je pleurais plusieurs heures durant, des larmes de fatigue et de culpabilité.

- Mon fils. Pierre, mon grand, pourquoi ne m'as-tu pas écrit ni envoyé de photos de toi ? J'ai failli ne pas te reconnaître, mon grand. Que tu es beau ! Je suis si fière de toi. Montre-toi, pour voir... Et elle me faisait tourner sur moi-même comme une toupie.

Mama était fière de mon diplôme mais elle ne se privait pas pour dire à tous que je l'avais cruellement privée de nouvelles pendant ma vie métropolitaine. Elle s'adressait ainsi surtout aux *Farani* de passage pour leur raconter mon ingratitude. Toutefois, quand j'essayais de lui décrire mon quotidien sur le continent, mes activités, mes joies, je voyais que le propos l'ennuyait vite et qu'elle revenait à des sujets plus... maupitiens. Quant à mes frères et sœurs, ils ne restaient plus à la maison qu'Angèle, devenue couturière par la force des

choses et s'occupant à la confection de toute une série de petits objets artisanaux fort bien tournés, et la plus jeune de mes sœurs, la "petite" Heimata qui allait sur ses quatorze ans et commençait déjà à aider ma mère aux plantations de pastèques quand elle n'avait pas



école. Tous les autres s'étaient envolés, avaient fondé une famille ou avaient quitté l'île pour travailler. Je ne retrouvais aucun de mes meilleurs anciens copains, ni Manoa, ni Keitapu avec lesquels je jouais au foot et plongeais dans le lagon. En revanche je croisais la sœur de ce dernier, une très jolie Maupiti de seize ans : Fateata, fille au corps souple, à la bouche sensuelle, aux cheveux noirs comme la pierre de lave tombant jusqu'à la ceinture. Elle n'arrêtait pas de sourire quand on la regardait (chose que tous les hommes de l'île ne pouvaient s'empêcher de faire). Elle s'intéressa à moi et m'accompagna dans de nombreuses explorations de l'île et des *motu*.

Je tombai éperdument amoureux, au point de penser à elle nuit et jour, d'écrire des poèmes et des lettres, de lui dédier chaque seconde de ma vie. Fateata m'avait ensorcelé depuis le premier regard et la côtoyer chaque jour, loin d'étouffer ma flamme, la maintenait claire et pure. Nous nous promenions comme frère et sœur sur la longue route qui encercle l'île, nous arrêtant souvent à la plage de Tereia ou à nos petites criques et *marae* préférés pour y évoquer non pas les mythes tahitiens, mais quelques potins autour des stars de cinéma, de la pop ou du show-biz. Elle aimait bien aussi que je lui raconte Paris, la sensation du froid sur la peau, la douceur des flocons de neige, les buildings, les grands magasins de luxe, la tête des gens dans le métro, l'ambiance des cafés et des boîtes de nuit. Je brodais les chroniques de l'asphalte parisien sur mesure, juste pour la captiver.

Quelques fois nous empruntions une pirogue pour glisser sans but sur le lagon, et il nous arrivait de croiser des raies avec lesquelles nous nagions. Ou nous accostions sur un des *motu* dans une envolée d'aigrettes pour rechercher les sépultures séculaires qui me fascinaient tant.

A plusieurs reprises au cours de nos promenades, nous croisâmes Bertin, un peintre *papa'a*, qui peignait des acryliques très fluides qu'il nommait "aqualyques" et qui rendaient effectivement à la perfection le velours des verts, la transparence des eaux, la finesse du ciel. Nous échangeions toujours avec plaisir quelques mots avec lui. Un jour, il nous proposa de faire le portrait de Fateata. Elle posa donc, toujours souriante, des *tiare* étoilées piqués dans ses cheveux noirs comme la nuit. Je passais le plus clair de cet après-midi à regarder peindre l'artiste et à admirer ma petite idole au sourire énigmatique. Quand il eut fini, il signa et me donna la toile. J'en étais très heureux, mais je dus malheureusement m'en séparer, car Fateata me la réclama peu avant la fin de mon séjour.

Je perdis ce jour-là à la fois ma "Joconde des Tropiques" et... le modèle qui l'inspira. Car ce que j'ignorais, c'est que Fateata avait un amoureux sur le point de devenir officiel, Kévin, fils d'un perliculteur, jeune homme promis à un riche avenir dans le commerce et ayant établi une relation déjà bien engagée avec la jeune fille. Elle m'apprit que Kévin était de retour d'un voyage d'affaire à Papeete, que nous ne devions plus nous revoir, et aussi qu'il se pouvait qu'elle soit enceinte de lui. Les bras m'en tombèrent. Non seulement j'avais été si bêtement convaincu de la disponibilité de la jeune fille que je ne lui avais jamais demandé si son cœur était libre, mais en plus elle semblait défendre si bien sa vertu (quand j'avais essayé de l'enlacer tendrement, de poser mes lèvres sur les siennes), que je ne l'en avais que plus respectée et que je la considérais déjà dans le secret de mes rêves comme ma fiancée.

Ô Fateata, j'avais été le petit garçon épris que tu promenais chastement sur les sentiers de l'île pour tuer le temps ! Fateata, toi que je jugeais trop jeune et pure pour que j'abuse de ta candeur, tu en savais plus que moi sur le sexe et l'amour !

J'ai passé la fin du séjour à faire de l'apnée. Je plongeais sans harpon, parce que je ne voulais attenter à la vie d'aucun poisson, dans ce monde de vérité et de beauté étrange. Les poissons comprennent vite qu'ils ne craignent rien avec vos mains nues et votre nage inexperte, vos incursions succinctes d'animal terrestre. J'étais fatigué des simulations et dissi-

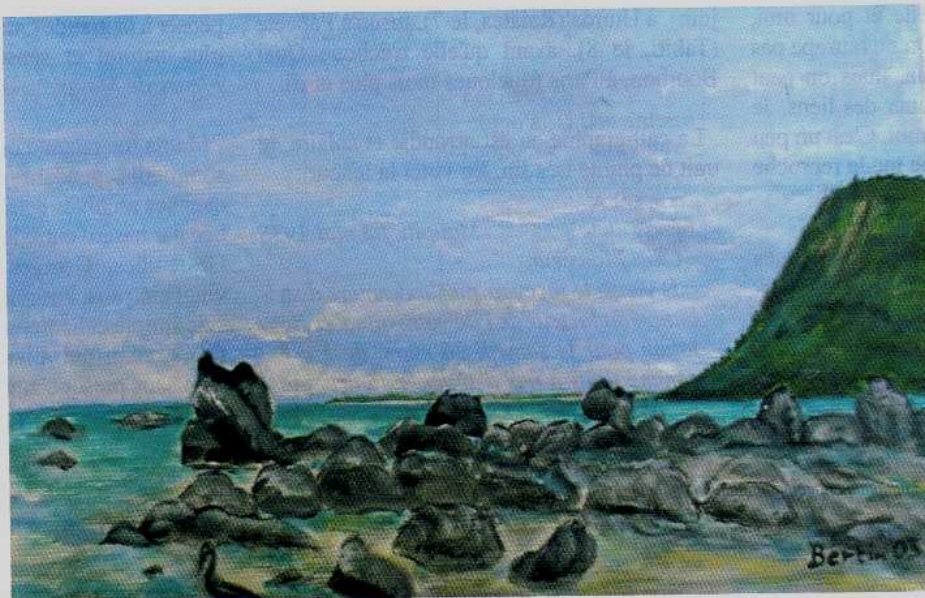


mulations humaines. Je me rappelais qu'une carte que m'avait envoyée maman-de-métropole portait cette phrase sibylline en surimpression sur un paysage marin quelconque : "Souvent nos paroles dissimulent nos pensées". C'était pour ça que j'avais besoin du monde du silence. Parce que j'étais aussi un homme qu'une femme avait traité comme un enfant, que je me sentais profondément frustré et berné, tout en ayant conscience que je ne devais qu'à mon propre aveuglement la déconvenue que je venais de vivre. Pour arrêter de ruminer tout cela, je m'immergeais au milieu des poissons multicolores, perches à bandes citron, demoiselles bleu électrique, poissons cochers, clowns ou papillons, des bénitiers bleus et roses, des spirographes épanouis comme des fleurs liquides, des requins à la nage tranquille et puissante, des raies mantas ou léopards. Je naviguais entre les patates de corail, en palme masque et tuba, un peu requin moi-même, mais très impassible.

La veille du départ, Mama me fit faire le tour du village pour saluer toutes nos connaissances, amis et membres de la famille. Elle m'exhibait en mettant en scène son amour et sa douleur avec une ostentation que je jugeais embarrassante. J'aurais préféré plus de pudeur, plus d'intimité avec elle et mes deux sœurs. Je dis au-revoir à mes oncles et tantes, frères et belles-sœurs, cousins-cousines, à nos voisins les Areiti, à tous les autres que ma mère fréquentait, à ses copines-maraichères, au pasteur et à sa famille, aux dizaines de gosses joyeux dont je n'avais jamais très bien compris la filiation précise, et peu importe, au peintre *papa'a* et à sa femme, mais j'évitais soigneusement la si douce et fatale Fateata. Je n'aurais pas eu le courage de la revoir, elle que j'avais adorée, que j'aimais encore comme un fou désespéré et humilié. J'eus l'impression de repartir piteusement et mal aimé. Tous me considéraient comme un "*ta'ata ratere*", un étranger, en fait, et Mama la première. Un vacancier, c'est ce que j'avais été. Mama avait contribué à cette image de moi qui circulait partout : j'étais son fils *fara-ni*. Un "*hotu painu*".

Quand l'avion décolla cette fois-là, avec mes désillusions de jeune homme, j'étais à nouveau un ruisseau de larmes. Pour changer, je ne vis plus Maupiti comme un trou de serrure mais comme une huître géante couleur de jade

puis comme une toute petite empreinte de pas sur un océan de coton. Et la vie continua. Je retrouvais mes parents adoptifs. Je leur racontais les grandes lignes du séjour. Surtout la plongée. J'avais ramené un petit flacon de sable corallien du *fenua*, et une fiole d'eau du lagon. Mais tout cela était essentiellement décoratif. J'ai entrepris des études de médecine que j'ai mené à bien. Vécu des amours, des amitiés, des succès, des déceptions, un peu comme tout le monde. Quand on la repasse en accéléré, la vie contient peu d'épisodes vraiment marquants, peu d'amis sûrs, peu d'abris invariants... Mes parents *fara-ni* m'ont offert cet espace de sécurité et d'amour confiant dont j'avais besoin plus que tout. C'est eux qui m'ont complètement structuré, aidé à m'élever, à me hausser. Je n'ai jamais réussi à les remercier au niveau de ce qu'ils mériteraient en retour.



Un dimanche, en leur compagnie on chinait plus ou moins aux puces de Montreuil quand je tombe en arrêt devant un tableau incroyable, d'un bleu de prusse qui me renvoie immédiatement à dix-sept mille kilomètres de distance et à un peu plus de dix années en arrière. Une vue de Maupiti signée BERTIN vendue à 120 euros. "Je vous la fais à 100 tout rond" me lance le vendeur qui a envie de s'en débarrasser. Je repars avec, trop heureux de ma trouvaille. Un Bertin aux puces, c'est totalement improbable et pourtant ! Comment a-t-il échoué là ? Me reviennent en mémoire mes conversations avec le peintre et le visage de madone maorie de Fatuata. La cicatrice de mon premier amour tiraille un peu. Et puis Mama. Ma pauvre Mama qui doit me maudire de n'avoir toujours pas reçu de lettre de son fils...

J'ai mûri. J'ai compris beaucoup de choses. Je sais qu'elle m'aime, ma mère bio. Il faut que je la revoie. Que je lui explique. Qu'elle me dise aussi qui est mon père. La question que je n'ai pas eu le courage de poser dix ans plus tôt. La seule question qui m'importait et que j'ai

esquivée en fantasmant sur une princesse inaccessible. Maintenant que je suis prêt, je veux téter le lait du passé. Je peux entendre d'où je viens. Je retourne à Maupiti sans me presser. Par la mer.



Et maintenant je foule le *Fenua*. Après quelques jours de demi-torpeur et de pluies à angle droit, me voilà à préparer mentalement mes retrouvailles prochaines avec Mama. Je décide finalement de m'enfoncer dans l'île par les petits sentiers parfois bien ravalés. Je me fais dévorer par les moustiques, mais je m'en fiche. Je voudrais retrouver une intimité avec le cœur de l'île, en sentir les pulsations secrètes, les courants de sève, de vie, d'énergie. Je voudrais me blottir dans son ventre vert, dans son berceau primitif. Tous ces arbres et végétaux qui s'élancent à la force de leurs racines sinueuses vers le ciel, portés parfois par le chant d'un oiseau ou la caresse du vent, sont à la fois indénombrables et uniques. Ce sont eux les gardiens du *mana*, jusqu'à la fragile orchidée qui déroule sa corolle au soleil. La progression entre les manguiers, les tipaniers puis les fougères de plus en plus hautes, les *mape* et *purau* devient un peu plus délicate. Le chemin, très glissant, s'interrompt parfois par des ravines à se tordre le cou. J'aime l'odeur un peu fétide d'humus et de bois

décomposés qui se dégage de la forêt. Tout ce qui, patiemment digéré et assimilé, fera l'aliment de ce microcosme, de cet abrégé du

POUR ÊTRE ÉVEILLÉ

UNE BONNE TASSE TOUS LES MOIS !



monde. Enfin à force de persévérance et au prix de plusieurs glissades clownesques, le ciel nu de Maupiti m'apparaît jusqu'à l'horizon, tel une coupole d'un bleu renversant. Quelques frégates et busards se sont emparés royalement des airs et y dessinent des glyphes déliés. Partout où porte le regard, au-delà du drapé vert qui tapisse les crêtes dentelées de l'île et au-delà de l'inflexion des *motu*, le grand Océan ceint Maupiti, l'isole et la protège. Au loin, Bora Bora comme une baleine vaporeuse. Je suis arrivé sur le promontoire en basalte du Mont Teurafaatui. Entre terre et ciel. Bonheur.

Le lendemain, Mama m'ouvre les bras. Elle porte un chignon tout gris. Elle est belle dans sa robe d'hibiscus rouges et noirs. Elle recommence son manège, la voix un peu usée, le geste aussi. Ses propos sur mes silences prolongés ne me blessent plus, je lui demande seulement de me pardonner. Je lui dis que je reste quelques mois, pour elle et pour moi, parce qu'elle me manquait. On ne rattrape pas le temps vécu sans quelqu'un, mais on peut s'amender et essayer de renouer des liens. Je lui offre quelques photos de moi. C'est un peu tard, mais elle n'en dit rien, ne me le reproche pas. Elle sourit.

Au cours d'une autre rencontre quelques jours après, Mama et moi avons pu enfin parler du passé. Pour la première fois, elle me confie l'histoire de ma naissance ; pour la première fois, je peux l'entendre. Mon père n'est pas le père de tous mes autres frères et sœurs. Seulement les trois derniers sont de lui et de Mama : Angèle, mon aînée de deux ans, Heimata la petite dernière, et moi. Il est mort juste avant la naissance d'Heimata d'une maladie fulgurante du foie. Mama n'a jamais voulu d'autre *tane*. Deux fois veuve, ça suffisait comme chagrin. Elle n'avait pas pu l'enterrer dans le jardin comme les ancêtres, parce que sa famille réclamait son corps.

- Quelle famille, Mama ? On n'était pas sa seule famille ?

- Non, Pierre, ton papa n'était pas né ici. Il était *farani*.

La nouvelle m'est tombée sur la tête. Comment avais-je pu me boucher les yeux et l'esprit pour ne pas deviner une partie de la vérité ? J'avais les traits maoris, oui, mais à demi seulement, comme Angèle et Heimata, mes sœurs. Elles aussi étaient des demies ! Mama avait voulu, en m'exilant, me donner l'autre pan de la culture vers laquelle je pouvais être attiré inconsciemment. Et c'est vrai, je me sentais métis de cœur. J'étais aussi métis de sang. Métis au sens de "riche d'un mélange". J'avais enfin l'impression de pouvoir donner un sens au passé, à ce que j'avais vécu comme un "abandon" de Mama, et de pouvoir après tout comprendre profondément ma nature, mes aspirations, mes attirances, et même mon parcours. Tout s'éclairait à la lumière de cette révélation tardive. J'ai serré Mama sur mon cœur, très ému. Je ne pouvais

rien dire, juste soupirer, et pleurer, et lui témoigner que je l'aimais.

Pour finir, elle alla chercher ce qu'elle appelait "l'origine de la cause". Elle rapporta une boîte de cigares qui n'avait l'air de rien mais qui contenait, outre quelques photos de famille, le motif déterminant de ma naissance : la lettre qui avait poussé mon père Georges Philipe à se rendre à Maupiti. C'était une émouvante missive écrite en 1938 par André Ropiteau à l'adresse de M. Desfeuilles, archiviste et bibliothécaire à la Chambre des Députés, qu'il avait rencontré en 1935 sur une île sans corail : l'île Saint-Louis à Paris. Une estime réciproque avait lié ces deux hommes qui partageaient le goût des voyages et de l'art. L'enveloppe avait été frappée de trois cachets, témoins de l'acheminement irréprochable des Postes du Pacifique, qui faisait ricocher la lettre de Vaitape (Bora Bora, le 4 juin), à Uturoa (Raïatea, le 7), jusqu'à Papeete (Tahiti, le 8), avant qu'elle n'échoue Quai Bourbon, à Paris (quelques mois plus tard).

La calligraphie en est arrondie et solaire, le trait de plume très fin. En voici la teneur :

Maupiti, fin mai 1938

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir par la dernière distribution du facteur de l'île votre aimable invitation pour le samedi 26 mars, de 5 à 8 : comme il n'y a pas d'année indiquée, puis-je considérer qu'il s'agit de mars 1939 ? -et dans ce cas, je vous adresse dès maintenant mon acceptation très heureuse.

En même temps, je voudrais pouvoir vous envoyer quelques nouvelles d'Océanie capables de vous intéresser, mais je ne suis guère en position d'écrire une lettre, pas même un gribouillage... Je prends plus volontiers en main le harpon que le porte-plume ici ! Aussi, je remets plutôt à notre

prochaine rencontre une évocation possible de cette vie simple et heureuse que l'on peut mener dans une petite île comme celle-ci, très loin du monde...

Je serai à Paris en automne prochain, et je ne manquerai pas d'aller à la Bibliothèque de la Chambre. Voulez-vous accepter seulement aujourd'hui, avec mes hommages respectueux pour Madame Desfeuilles, mes meilleures salutations tahitiennes

*ia ora na oe
André Ropiteau*

Cette lettre est accompagnée d'une petite photographie en noir et blanc représentant une très gracieuse *vahine* de dos, tournant légèrement le visage de côté. Ses cheveux sont retenus par une coulée d'hibiscus. Les épaules et la nuque de la jeune fille sont au moins aussi charmants que son profil. La pose fait un peu penser à la grande Odalisque d'Ingres, mais en plus naturel et sensuel. Ropiteau a titré : *Fleurs de Maupiti... avril 1938*

Mama me raconte que cette lettre - qui avait sommeillé pendant une trentaine d'années dans les archives de M. Desfeuilles - est tombée par hasard entre les mains d'un ami du fils Desfeuilles, Georges Philipe, alors âgé de vingt cinq ans. Fasciné par l'évocation de cette "vie simple et heureuse" et par la beauté ... des fleurs, celui qui allait devenir mon père est parti sans presque aucun bagage, contre l'avis de ses parents avec lesquels il s'est fâché. Voilà comment mon père est arrivé à Maupiti. Mama, qui ne perdait pas le Sud, conclut :

- Tu vois, mon fils, le pouvoir d'une lettre et d'une photo !

J'attrapai mon *ukulele* et lui gratouillai rythmiquement le ventre.

Cathie MATIRA

Notes de l'auteur

1) Cette nouvelle est une fiction. Cependant le peintre Bertin dont il est fait référence dans ce texte n'est pas un personnage imaginaire et on peut consulter son site internet "*Bertin, un peintre des tropiques*" à bertindesiles.chez-alice.fr/

2) André Ropiteau a réellement existé. Si vous voulez en savoir plus sur lui, relisez le très joli ouvrage de Claude Ener : *Maupiti, récit d'une discrète parente de Tahiti*, Les éditions du Pacifique, réimprimé en 1995. Il existe également un *Portrait d'André Ropiteau 1904 - 1940* par Patrick O'Reilly, réédité à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, sous le titre *Vagues, voyages, vahinés, ou le bonheur à Maupiti*, Paris 1950. En outre, une biographie romancée d'André Ropiteau, par Paul Mousset, intitulée *Mourir en homme Kia Mate Toa*, a paru chez Grasset en 1949. La lettre citée et transcrite intégralement dans la nouvelle est authentique. Elle m'a été transmise gracieusement par M. Henri Desfeuilles, que je remercie.

